

An abstract painting with a textured, layered surface. The colors are primarily dark, muted tones of grey, blue, and brown, with some lighter, yellowish and white highlights. The brushstrokes are visible and expressive, creating a sense of depth and movement. The overall composition is non-representational, focusing on color and texture.

2111
LA VIE
D'APRÈS
MICHEL BRUCHON

Michel Bruchon

2111

La Vie d'après

© Michel Bruchon, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6386-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Couverture : peinture de Maud Bruchon

À Liliane, Maud, Julien et Rachel

Celui qui a inventé le bateau a aussi inventé le naufrage. — Lao-Tseu

***« le vieux monde se meurt, le nouveau monde tarde à apparaître
et dans ce clair-obscur surgissent des monstres » GRAMSCI***

Chapitre 1

Paul est emporté par une navette autonome filant à vive allure. Il a revêtu une combinaison spéciale et porte un casque comme chaque fois qu'il vient au Centre de Santé. Depuis la fin des hostilités et l'arrivée d'un monde nouveau dominé par le Système et son IA autonome, le premier lundi de chaque trimestre il doit se rendre, pour y subir des examens, dans un centre où il ne rencontre ni médecin ni personnel infirmier. La veille, il a absorbé les gélules motorisées prescrites obéissant sans comprendre réellement à quoi cela pouvait servir. Comme tous les vieux, non équipés de capteurs et de nanocerveau, il doit se soumettre à ce checkup qui dure une bonne partie de la journée. Il ne sait pas exactement à quels objectifs répondent les examens qu'il doit subir ni ce que le Système en retire. D'ailleurs, que savait-il qui pourrait avoir une valeur quelconque dans ce monde surgissant des décombres du monde qu'il avait connu, un monde nouveau où l'échelle des valeurs a été renversée ? Désormais, les barbares ce sont eux les rescapés d'un monde disparu et qui ne comprennent pas grand-chose à toutes ces nouveautés.

En chemin, il aperçoit des quartiers de la ville totalement dévastés comme on pouvait le voir sur les photos des villes bombardées pendant la Deuxième Guerre mondiale. Chaque fois qu'il passe par là, Paul ne peut réprimer les frissons qui s'emparent de lui au souvenir des jours de terreur. Par chance, son quartier fut l'un des rares à avoir été épargné par les bombes, mais le souvenir des heures sombres, où il avait dû rester dans la cave de l'immeuble terrorisé par le fracas et les vibrations engendrées par les déflagrations, est encore bien présent et peut encore surgir à tout instant. Il fait moins de cauchemars depuis qu'il prend régulièrement des médicaments chaque soir qui lui permettent de passer des nuits sans le moindre rêve dont il se souviene. Plus loin, les bulldozers et les grues sont à l'œuvre et de nouvelles tours apparaissent. Ces engins doivent travailler nuit et jour, car il peut constater d'un trimestre à l'autre des changements significatifs.

Le Centre de Santé, l'un des premiers immeubles nouveaux construits, n'est plus très loin. Aussitôt franchie la porte du centre, Paul reçoit des consignes précises dans son casque et une signalétique lumineuse évite toute

incompréhension. Les portes qu'il doit franchir s'ouvrent automatiquement. Il ne peut ni se tromper ni attendre, il doit avancer sans se poser de question, comme les bêtes qui s'engagent dans les chemins qui les mènent à l'abattoir, pense-t-il chaque fois qu'il commence son parcours santé. Arrivé dans une sorte de salle d'attente, il se déshabille intégralement et ne garde pas son casque. Dès qu'il est prêt, une porte s'ouvre et il doit aller s'asseoir sur un fauteuil en posant les bras sur des accoudoirs. Immédiatement, il est ligoté par une série de ceintures des pieds à la tête. Bientôt, des appareils palpent et scannent son corps sans qu'il puisse bouger. Il ne ressent rien sinon les ventouses des palpeurs et il ne tarde pas à somnoler sous l'effet de substances diffusées dans la pièce et d'une musique d'ambiance appropriée. Il n'a aucune idée du temps qu'il passe dans cette salle, mais lorsque les examens sont terminés, un air frais envahit la pièce et une lumière violente le ramène à la réalité. Il doit alors se lever et entrer dans une autre salle où il se couche sur la table d'un appareil qui lui rappelle une IRM. Puis l'appareil démarre. La table glisse dans le tunnel. L'intérieur de l'appareil est bien éclairé et l'air frais. La surface du cylindre peut être très près. Après une dizaine de minutes, la table ressort du tunnel. Il se lève et il se laisse guider vers un hall où il peut prendre de quoi se restaurer au distributeur.

Ensuite, il se dirige vers une chambre où il s'allonge sur un lit et il s'endort pour une sieste bien méritée. Au réveil, il doit encore attendre que la porte de la petite chambre s'ouvre, alors il revêtira une nouvelle combinaison et recevra certainement un nouveau casque.

Comme chaque fois, la journée est déjà bien avancée quand il sort du centre de santé. Le soleil est encore haut dans le ciel en ce début de printemps. Il se sent soulagé et ragaillard, en pleine forme. Il marche quelques instants dans le petit parc attenant au centre en attendant la navette. Tout change, mais la nature ne change pas, tout passe sauf ce qui ne dépend pas des hommes. Pendant des siècles, les religieux et certains penseurs ont affirmé que le destin de l'homme était de dominer la nature et de la domestiquer alors qu'il n'était pas capable de se dominer lui-même et de comprendre la complexité du monde. Cette illusion largement répandue n'a conduit qu'à des catastrophes pour l'humanité tout entière. La folie des hommes les avait conduits depuis deux siècles à vivre en permanence avec la peur d'une destruction totale pouvant intervenir à tout moment, l'équilibre de la terreur auquel on se raccrochait était plus que précaire. Un minuscule grain de sable aurait suffi pour plonger l'humanité dans l'horreur absolue, un engrenage fatal avant la chute finale.

Paul n'aurait jamais pu imaginer ce qui allait se produire ces dernières années bien que, comme tout le monde, il voyait s'annoncer les nuages annonciateurs d'une catastrophe. Assis dans la navette de retour chez lui, le vieil homme qu'il était désormais ne put s'empêcher de revoir sa vie d'avant. Il avait assez peu de souvenirs de son enfance. Ses parents, des petits paysans n'avaient pas beaucoup de temps pour leurs enfants ; le travail avant tout, car une seule journée perdue rendait délicates les fins de mois. Paul, l'un des sept enfants du couple n'attendait rien. Comme ses frères et sœurs, il avait très vite su lire la fatigue et la détresse dans les yeux et le visage de ses parents. Très jeune, il fut mis en pension et il y resta pendant les dix ans de la septième à la terminale. Chacun de ses frères et sœurs avait suivi le même parcours des enfants boursiers comme beaucoup d'enfants de la campagne. Élève moyen et sans le sou, il avait toujours cherché à se fondre dans la masse, tout comme dans sa famille où il n'avait aucun intérêt à se faire remarquer.

Jeune, il avait parfois été entraîné dans des boîtes de nuit et des bals et comme il ne dansait pas, buvait peu et ne se shootait jamais, il s'ennuyait ferme en attendant l'heure de rapatrier ses camarades incapables de conduire. Après ses études secondaires, il était entré à l'université avec l'intention de devenir professeur de philosophie. Dès lors, sa vie n'avait été rythmée que par ses études de philosophie et la musique classique. Comme les moines copistes du moyen-âge, il s'était enfermé dans un monde immuable au vocabulaire précis au service de concepts et d'écrits qui paraissaient de plus en plus décalés dans ces temps troublés par des dérèglements en tous genres.

Jeune agrégé, il avait exercé ses talents dans un lycée de banlieue où malgré les difficultés de tous ordres, il se sentait bien, car chaque année il avait eu la chance de trouver, dans ses classes, des élèves qui marquaient un certain intérêt pour ses cours. Il se disait que s'il apportait quelque chose de durable même à un seul élève, il ne perdait pas tout à fait son temps. Il se rappelait notamment sa deuxième année de professorat avec une classe de lettres classiques. Il y avait parfois des classes magiques où quelques élèves de bon niveau arrivaient à maintenir une franche émulation et tiraient vers le haut la majorité des autres élèves : leur intérêt, leurs questions et leur travail donnaient du crédit à ses cours.

À ces débuts de professeur, il n'était pas beaucoup plus âgé que ses élèves dont certaines semblaient lui porter un intérêt singulier excédant manifestement le cadre de la philosophie. Il n'y avait pas prêté attention jusqu'au jour où il avait

trouvé dans son casier en salle des professeurs un mot disant : « Paul aime Virginie ». Il avait furtivement caché le billet dans la poche de son manteau en jetant un coup d'œil circulaire pour s'assurer que personne n'avait pu remarquer son trouble. À partir de ce jour-là, il s'était tenu sur ses gardes et avait maintenu ses distances avec les jeunes personnes dont la passion ou l'expansivité pouvait ne pas être exclusivement philosophique.

Il avait rencontré, lors d'un séminaire dont le rectorat avait le secret, une collègue professeure de littérature dans un lycée parisien qui s'ennuyait comme lui à l'exposé des méthodologies nouvelles à appliquer dans le cadre d'une pédagogie évolutive adaptée au goût du jour, notamment les méthodes actives et de découverte ou encore la très innovante méthode expérientielle. Certains des professeurs semblaient y trouver leur compte à en juger par leurs interventions. Au moment de la pause de midi, Paul rangeait ses documents dans sa serviette, se demandant où il allait déjeuner, lorsqu'une jeune femme lui posa la même question. Pour un homme sensible à la synchronicité, les premiers mots de cette inconnue la rendaient immédiatement sympathique. Il lui répondit qu'il ne savait pas encore, mais qu'il irait volontiers se sustenter dans le restaurant qui lui conviendrait. Elle lui sourit en lui tendant la main :

— Emma, dit-elle.

— Paul et néanmoins professeur de philosophie.

— Je suis professeure de littérature classique au lycée Paul Bert. Où allons-nous ?

— Je ne viens jamais dans les parages et je me laisserais volontiers guider ; votre choix sera le mien.

À l'heure du déjeuner et par un temps ensoleillé, les terrasses étaient bondées au point qu'il était difficile d'imaginer qu'ils puissent être servis avant la reprise de la séance de l'après-midi. En passant devant une boulangerie à la mode, elle lui proposa d'acheter quelque chose et d'aller s'asseoir sur un banc au jardin du Luxembourg tout proche.

— Qu'avez-vous pensé de la présentation de ce matin, lui demanda-t-elle ?

— Emma, permettez que je finisse mon sandwich avant de vous répondre ! Je me bats déjà avec ce pain un peu sec et j'ai une déglutition difficile.